Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 81 (1991)

Heft: 5-6

Artikel: Petites histoires à cornes

Autor: Milliet, Jacqueline / Vallotton, François

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1005227

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jacqueline Milliet, François Vallotton

Petites histoires à cornes[1]

«Viendra le temps où la vache aura besoin de sa queue»[2]

1991. Année cérémonielle pour la Confédération helvétique qui organise diverses festivités afin de perpétuer le souvenir de sa fondation. En pareille occasion, les rituels mis sur pied font revivre les événements politiques, historiques et culturels qui fondent l'identité stoïque de ce petit pays. Dans de telles circonstances, comment ne pas penser à la vache? Cette amie de toujours qui nous toise, promeneurs du dimanche, et trône dans notre inconscient collectif. Car enfin, où que portent les regards, elle est bien là, chargée de signification profonde. Il suffit de se pencher sur le pittoresque de l'image de la Suisse pour s'en convaincre; son folklore peuple régulièrement les rues où chaque spectateur se reconnaît en cet animal tant évoqué. La vache sert à se sentir suisse et le dicton – certes français – «Viendra le temps où la vache aura besoin de sa queue» nous rappelle que tout finit par servir, et qu'il ne faut jamais rien jeter, surtout pas nos vaches!

La Suisse et ses vaches; image d'Epinal certes, mais aussi image de marque. La recherche historique révèle l'importance du rôle économique de cet animal qui, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, favorise l'avènement d'un premier capitalisme suisse[3]. Il y a sept cents ans, alors que dans les montagnes voisines les paysans cultivaient un lopin de terre et trayaient une ou deux chèvres, les Uranais ont su tirer profit des alpages, ces pâturages difficiles d'accès et exempts de taxes féodales, pour miser sur l'élevage bovin et sur les produits laitiers. La proximité des cols grisons et du Simplon favorise ces éleveurs qui ne tardent pas à ravitailler en bétail, en fromage et en cuir la riche Lombardie.

Les sources historiques dévoilent également un discours idéologique, peu flatteur, qui discrédite la soudaine aisance économique suisse. A la fin du XIVe siècle – qui marque le début de la politique d'expansion des Confédérés –, les Autrichiens cherchent des prétextes pour avilir leurs ennemis; ils jettent ainsi l'anathème sur les Suisses en les traitant de «vachers» pratiquant la sodomie avec leurs bêtes[4]. Durant près de quatre siècles, ceux-ci tenteront d'échapper

[1] Exposition montée au CIMA de Sainte-Croix du 19 avril au 19 octobre 1991, en collaboration avec Daniel Glauser et René Schmid (Musée des Arts et des Sciences, Sainte-Croix) et les commissaires Jacqueline Milliet (ethnologue chargée de recherches, Neuchâtel), Etienne Corbaz et François Vallotton (historiens, bureau Etudes, Travaux en Histoire, Lausanne).

[2] Jean-Yves Dournon, *Le dictionnaire des proverbes et dictons de France*, préface de Jean Dutourd de l'Académie Française, Paris: Hachette, 1986, p. 285.

[3] Karl W. Deutsch, *Die Schweiz als ein paradigmatischer Fall politischer Integration*, Berne: Paul Haupt, 1976.

[4] Guy Paul Marchal, «Nouvelles approches des mythes fondateurs suisses. L'imaginaire historique des Confédérés à la fin du XVe siècle», *Itinera*, Fasc. 9, 1989, pp. 1–24.

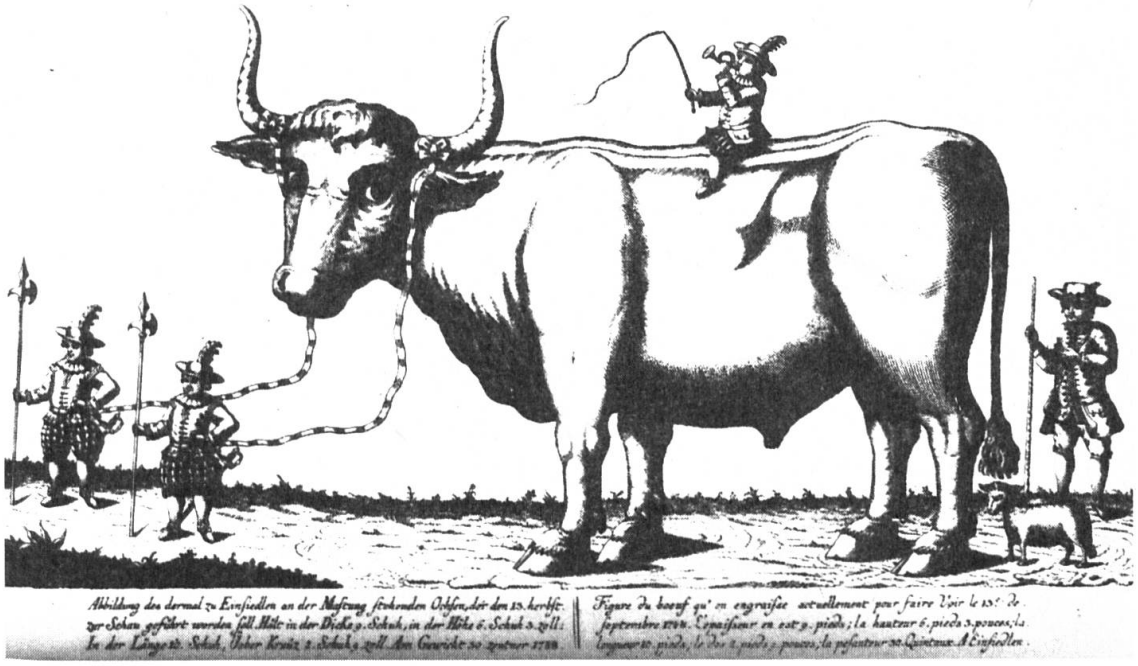
à cette analogie dépréciative et de la transformer à leur avantage. Paradoxalement, au moment où se développe l'image du «peuple de bergers» vivant au rythme de la Nature dans un décor idyllique (XVIIIe siècle), l'économie alpestre entre dans une phase déclinante.

La mise au jour et l'interprétation de ces deux événements historiques donne l'éclairage de l'exposition et du texte qui l'accompagne. Par petites touches, autant de petites histoires à cornes, sept-cents ans d'histoire suisse se déroulent sans que l'ordre chronologique soit toujours respecté. C'est pourquoi il est bon dès maintenant de donner quelques explications sur l'élaboration de l'exposition et sa scénographie.

Premièrement, il est pour nous intéressant d'essayer d'échapper à la muséographie classique – principalement issue de la tradition des Beaux-Arts – à celle qui présente l'objet sur un petit velours; atemporel, il ne témoigne plus des contingences sociales de son existence, même si son exhibition, permanente ou temporaire, recherche aussi bien à éduquer qu'à enchanter le public. Deuxièmement, nous refusons de nous faire l'écho d'une nostalgie passéiste faisant revivre, sous la couleur du mythe, des savoirs populaires.

Il s'agit certes pour l'instant de deux affirmations par la négative; mais n'est-ce pas un artifice rhétorique qui a souvent fait ses preuves? Cela nous rappelle avec ironie un hebdomadaire satirique qui a éclairé notre adolescence, et qui proposait chaque semaine à ses lecteurs les couvertures auxquelles ils avaient échappé! Voici donc la muséographie de laquelle il faudrait nous évader.

Pourtant pour ce qui est d'un pays, d'une région, de ses habitants et de leur savoir-faire, ainsi que de leurs références idéologiques et symboliques, il y aurait tant à dire. Comment éviter un langage surchargé? Le mieux reste de rompre avec des alignements d'objets, de photos et de textes explicatifs, avec



Bœuf d'Einsiedeln, D. Ochlin, 1783. L'abbaye d'Einsiedeln est mentionnée dès le Xe siècle comme le centre d'une zone d'élevage intensif. Sur cette gravure du XVIIIe siècle, la disproportion entre l'homme et l'animal témoigne de l'importance économique de la vache encore à cette époque. Crédit, Bibliothèque Centrale, Zurich.

ces collections que l'on ne peut s'empêcher de parcourir d'un œil morne, aussi motivé soit-on. A cette première difficulté s'ajoute une complication de taille; quand la démarche analytique est historique, elle s'appuie essentiellement sur le repérage et l'interprétation de textes du passé. Dès lors, attribuer aux sources écrites – en tant que telles – une place dans une vitrine d'exposition ne suffit guère. Plus que parchemins, rapports et décrets, ce sont les faits sociaux, révélateurs des mentalités d'une époque, qu'ils s'agit de mettre en scène.

Ayant tenté de dégager les sensibilités qui se cachent derrière ces faits, nous sommes partis de l'idée que la vache peut être étudiée en tant que critère identitaire, point de ralliement et même origine des différentes ethnies suisses. Vue de l'extérieur, la Suisse demeure un pays à vaches; à l'intérieur, chaque citoyen respecte cet animal emblématique, producteur d'identité nationale. Des ouvrages d'ethnologie traitant de la relation humain-animal[5], (plus précisément du «complexe du bétail» des pasteurs d'Afrique de l'Est[6] ou d'un animal particulier: caractère sacré de la vache en Inde[7], le porc en Nouvelle-Guinée[8], etc. ...) montrent en outre que les pratiques et les représentations concernant les animaux domestiques varient largement d'une culture à l'autre. Elles varient également, pour une même culture, d'une époque à l'autre, traduisant l'existence de ce que l'historien Keith Thomas[9] appelle les «sensibilités».

Lévi-Strauss écrit que chez nous, «le bétail est plus ouvertement traité comme objet, le chien comme sujet (...); la situation est différente chez les pasteurs africains qui traitent le bétail comme nous traitons les chiens»[10]. Est-il possible dans le cas qui nous intéresse d'être si catégorique? La vache, en Suisse, n'évolue-t-elle pas dans d'autres sphères? Entretenue dans un paysage naturel, elle ponctue l'existence des Helvètes de repères identitaires par le désir national de sa survivance et de son omniprésence. Autant à la campagne qu'en ville, la vache occupe avant tout l'espace imaginaire; est-il osé de faire l'hypothèse que moins il y a de vaches dans les étables, plus nous sommes envahis de représentations de vaches?

L'exposition tente de répondre à cette question et d'en dévoiler les manifestations. Elle illustre l'existence d'un décalage, sorte de manque de correspondance entre deux faits: tout se passe comme si un fossé s'était creusé toujours davantage entre l'importance économique de la vache suisse, la rentabilité d'une telle activité et le poids idéologique de son existence dans les mentalités. Ce hiatus entre tradition pastorale et naissance d'un discours identitaire repose sur des jalons historiques dont voici trois exemples.

[5] Jean-Pierre Digard, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion,* Paris: Fayard «Le temps des sciences», 1990.

[6] G. J. Klima, *The barabaig: East African cattle herders,* New York: Holt, Rinehart and Winston, 1960.

[7] Marvin Harris, *Good to eat: riddles of food and culture,* New York: Simon & Schuster, 1985.

[8] Roy A. Rappaport, *Pigs for the ancestors. Ritual in the ecology of a new guinean people,* New Haven; Londres: Yale University Press, 1980.

[9] Keith Thomas, *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500–1800),* Paris: Gallimard «Bibliothèque des Histoires», 1985 [éd. orig.: *Man and the natural world. Changing attitudes in England 1500–1800,* Harmondsworth: Penguin Books, 1983].

[10] Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage,* Paris: Plon, 1962, pp. 272–273.

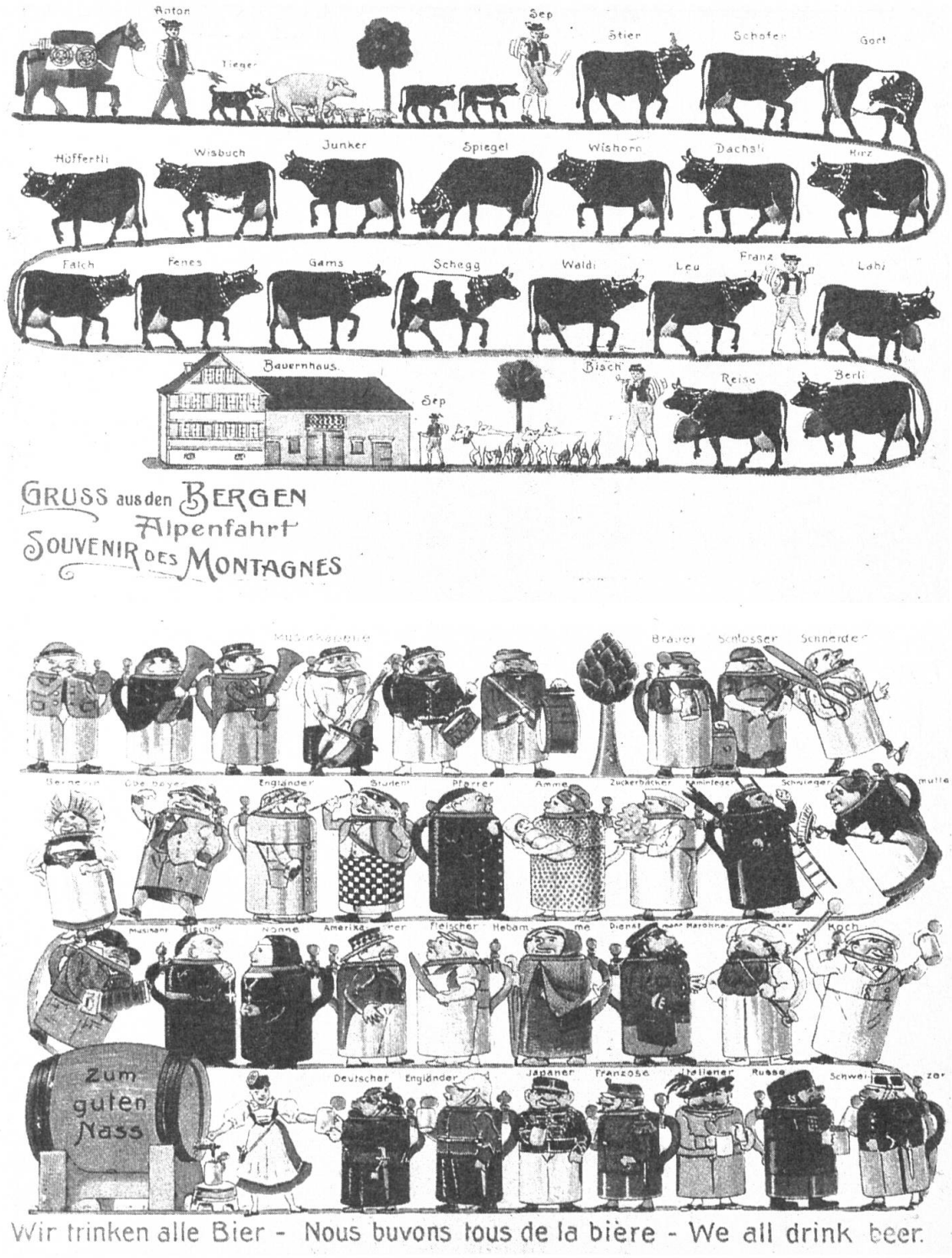


Illustration du décalage: l'image traditionnelle de la poya – tableau de la montée à l'alpage – est reprise dans un tout autre contexte, à savoir la promotion de la bière (cartes postales, début XXe siècle). Crédit, A. et G. Zimmermann, Genève.

Le pays des bergers

En 1782, le bernois Carl Victor von Bonstetten est le premier à baptiser la Suisse «pays de bergers». Il constate une intensification de l'élevage, particulièrement en Gruyère et dans le Saarland, et plus partiellement dans les Alpes et Préalpes bernoises. Le marché du fromage s'élargit et la spéculation foncière prend possession des alpages. Géographiquement localisé, le phénomène est devenu, via les récits de voyageurs, une image emblématique pour l'ensemble de la Suisse: à travers l'Europe on loue les qualités du pâtre helvétique, «bon sauvage» aux mœurs simples et naïves

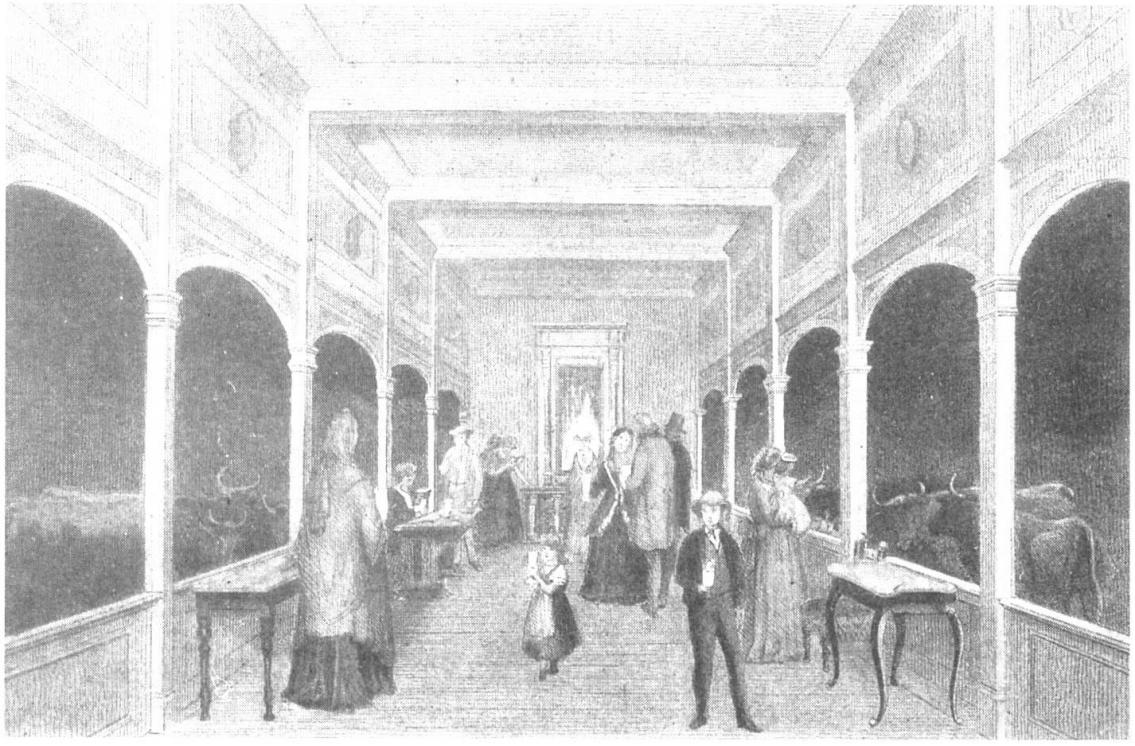
qui contrastent avec les mœurs des cours royales. Pourtant la glorification de ce mode de vie entre rapidement en contradiction avec l'évolution de la situation matérielle: en effet, la concentration des terres, l'affaiblissement du commerce alpin et la concurrence des premières fromageries et laiteries de plaine obligent de nombreux paysans à se reconvertir quand ils ne doivent pas carrément émigrer[11]. Le fossé se creuse entre discours et réalité, et il ne fera que s'approfondir dans les décennies à venir. Aussi, un siècle plus tard, en découvrons-nous une illustration surprenante.

La constitution d'une identité nationale
Vers 1880, – au moment où la Suisse devient un pays hautement industrialisé le secteur secondaire dépassant alors le primaire –, s'élabore un discours identitaire pastoral en réaction à l'explosion industrielle et aux menaces des revendications ouvrières. Cette référence mythique permet d'une part de dépasser les contradictions de la société moderne dans une image harmonieuse et consensuelle; elle cherche d'autre part à fonder une spécificité helvétique en butte à l'émergence de grands Etats nationaux en Europe voisine. L'affirmation de l'authenticité nationale s'alimente d'une abondante littérature alpestre (romans de Ernst Zahn et de Jakob-Christoph Heer, édition des œuvres complètes de Jeremias Gotthelf), d'une peinture campagnarde (Albert Anker et Eugène Burnand) et enfin d'un engouement pour la découverte des traditions régionales (création du Heimatschutz en 1905). En 1896, l'Exposition nationale de Genève offre à l'admiration de ses visiteurs la statue monumentale d'un armailli en costume traditionnel, allégorie du «Génie suisse».

Les vaches helvétiques dans l'arène du GATT
Aujourd'hui, les discussions du GATT sont là pour nous rappeler qu'en Suisse le subventionnement de la paysannerie atteint près de sept milliards de francs et que le consommateur paye ses produits agricoles deux fois plus cher qu'ailleurs. L'amortissement d'un tel financement se heurte à la logique économique européenne et mondiale: c'est le prix à payer pour maintenir, voire sauvegarder et protéger vaches et paysans. Malgré tout, les risques sont grands de voir la vache sacrifiée sur l'autel de la rationalité économique; plusieurs voix s'élèvent pour prévenir la mutilation de l'âme helvétique: «La vache est, aujourd'hui, une nécessité culturelle plus qu'une valeur économique. Nous avons détrôné Guillaume Tell. Plus personne ne croit à la pureté bancaire, la légendaire qualité helvétique s'effrite, le fossé de rösti se creuse, la solidarité confédérale s'émousse, nos institutions les plus sacrées ont besoin d'être rénovées. Seule la vache reste le symbole de l'identité nationale»[12]. Si la vache nourrit de moins en moins son homme, toutefois alimente-t-elle toujours davantage l'industrie du souvenir et du folklore: produit de consommation, l'animal supporte la mémoire du touriste et la nostalgie de l'écologiste. L'amour de la vache sert-il de paravent à la mauvaise conscience de notre société de consommation?

Ces trois exemples sont ici couchés sur le papier, insérés dans un texte, mais le langage d'une exposition est autre: transmettre une idée ou un thème ressemble à un parcours du combattant semé d'embûches où les mots ne comptent plus guère. Si les objets et outils concernant les vaches semblent immuables dans le temps, «il serait faux de croire que le regard qu'on porte sur eux n'obéisse pas aux fluctuations du temps, des techniques et des modes»[13]. Une

[11] Rudolf Braun, *Le déclin de l'Ancien-Régime*, Lausanne: éditions d'En-Bas, 1988 éd. or. 1984.
[12] Liliane Jordi, «Nuages sur l'alpage», *Construire*, 45, 7 novembre 1990, p. 13.
[13] Jean-Pierre Laurent, «Des choses ou des gens: la réalité muséale en France», *M.N.E.S. Info*, 1, Marseille: Muséologie nouvelle et expérimentation sociale, 1984, p. 3.



Bad Heustrich (BE), établissement de chaud et de petit lait (Salon aux vaches) peint par Caspar Ulrich Huber: ces cures de petit lait, très prisées par l'aristocratie européenne, ont fait, dès le XVIIe siècle, la réputation des montagnes suisse. L'attrait de celles-ci sera encore augmenté au début du XIXe avec la construction des premiers hôtels.

Crédit, Fondation Roth, Burgdorf.

des techniques muséographiques qui, d'une part, permet de sortir de l'ornière de l'ennui, et d'autre part, favorise la compréhension de certains phénomènes, consiste dès lors à passer de l'histoire, la science, à l'histoire, la petite.

C'est à l'école de Jacques Hainard le bouillonnant conservateur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel que l'on apprend qu'une exposition doit se dérouler comme un scénario de cinéma; c'est une histoire, répète-t-il, avec un début et une fin, qui a pour but de provoquer l'émotion dans la compréhension et la découverte[14]. A trop dire, on ne dit plus rien. Il s'agit de dire en essayant de faire sentir.

Il était une fois, il est encore des actions humaines sur une espèce animale; ce rapport perdure mais dans un contexte autre. Epoques confondues, le visiteur déambule dans quatre paysages – la nature, la ferme, les abattoirs et les divers lieux de la consommation –; quatre tranches de vie où la vache, en Suisse, joue chaque fois un rôle différent.

Avant de décrire plus en détail les principaux espaces de l'exposition, il reste à dire deux mots sur le décor. L'environnement dans lequel les objets sont placés est loin d'être insignifiant; il transmet plus qu'une ambiance, mais déjà un message qui oriente le visiteur et l'aide à interpréter la manière dont les objets sont exposés. Les locaux, la décoration et les objets forment un agencement global, un spectacle qui fait surgir l'interrogation du visiteur.

[14] Jacques Hainard, «Pour une muséologie de la rupture», *Musées*, 10 (2–4), Montréal: La société des musées québécois, 1987, pp. 44–46.

Le visiteur traverse, dans ce secteur baptisé «Nature» un couloir dont les vitrines dialoguent face à face, chacune d'elles étant donc lue parallèlement à celle qui lui fait face. Une des parois a été percée de neuf fentes, les visiteurs regardent à travers celles-ci des saynètes décrivant les mutations d'un paysage alpestre. L'autre mur répond avec un nombre identique d'alvéoles contenant des objets et des images qui reprennent ou complètent le discours. Ce «dialogue» permet d'évoquer d'une part la lente disparition de l'animal de nos pâturages, d'autre part la fabrication du mythe de «l'Eden helvétique». L'espace naturel idéal s'agrémente progressivement d'éléments exogènes – habitations, tourisme, armée, ... – le décor se transforme au gré du rôle de la vache qui est d'émettre, semble-t-il, avant tout de l'idéologie paysanne.

On peut s'arrêter sur le discours qui, dès le milieu du XVIIIe siècle, présente les Alpes comme un havre de paix et de liberté, habité par un peuple simple et naturellement bon. Les récits de Albert de Haller (*Les Alpes*, 1732) et surtout de Jean-Jacques Rousseau (*La Nouvelle Héloïse*, 1761) décrivent une nature vierge et magique, loin des tourments de la civilisation. L'attrait pour les Alpes pousse de nombreux voyageurs, anglais pour la plupart, à venir se rendre compte sur place et visiter les chalets de fromagerie ou s'extasier sur la beauté des armaillis. C'est le début d'une industrie touristique qui tentera de garder ces paysages immaculés tout en les rendant plus accessibles. Des concours de lutte et des fêtes alpestres sont organisés. La manifestation la plus connue est celle d'Unspunnen; créée en 1805 sur l'initiative de deux aristocrates bernois, elle présente pour l'extérieur l'image que les Suisses veulent donner d'eux-mêmes tout en fortifiant à l'intérieur les liens entre villes et campagnes. Cependant la vision bucolique doit faire face à la réalité moins confortante des «progrès» du tourisme, comme le souligne le journaliste suisse Johann Jakob Binder en 1879: «Il a fallu un quart d'heure pour traverser la mer de saletés entourant le chalet qu'on dit généralement idyllique [...] Et enfin, à l'intérieur! Quel air! Quelle fumée! Quelle puanteur indescriptible de petit lait, de vieux tabac et de sueur [...] Ici ou là, on trouve aussi des armaillis qui ont déjà suffisamment goûté à la culture, qui savent un peu frayer avec les étrangers, si bien qu'ils ne tondent plus seulement les moutons, mais aussi les touristes!»[15] La vache éthérée, que chacun avait pris l'habitude d'associer automatiquement au paysage helvétique, devient évanescente, et disparaît lentement des pâturages.

Tant d'exemples prouvent l'exploitation idéologique de l'animal. Ainsi, en temps de guerre, l'iconographie patriotique associe souvent la sentinelle sur la frontière des Alpes et quelques vaches paissant paisiblement dans l'arrière-fond. Le ruminant devient l'emblème de la souveraineté nationale et la paysannerie le plus sûr rempart face à toute menace extérieure. Au début de la Deuxième guerre mondiale, Ernst Laur, le chef de l'Union suisse des paysans, rappelle que ceux-ci sont l'âme du peuple suisse: ce sont eux qui ont chassé les baillis et qui, grâce à leur bravoure au sein du service étranger, ont permis

[15] Quirinus Reichen, *Sur les sentiers des touristes d'antan. D'alpage en alpage dans la vallée de Rosenlaui*, Berne: Käseunion, 1990, p. 16.

Occupation des frontières. La soupe en haute montagne (1914).
Crédit, T. Magnin, Coinsins (coll. privée).

aux Suisses d'acquérir leur réputation de courage et de fidèlité: «Conserver sa paysannerie équivaut pour la Suisse à renforcer son armée, à assurer la protection de son sol, à sauvegarder sa liberté et son indépendance»[16]. Laur souligne la volonté de résistance des bataillons campagnards de l'infanterie et de la cavalerie pendant la Première guerre mondiale ainsi que le poids de l'agriculture suisse dans le ravitaillement de la population. Ce sont d'ailleurs ces mêmes bataillons que le Conseil Fédéral enverra face aux grèves ouvrières de l'époque, notamment en 1918. Dans l'entre-deux-guerres, l'idéologie paysanne prend des accents très autoritaires, développant une version helvétique du «Blut und Boden»: «La campagne constitue à proprement parler une fontaine de jouvence pour la nation. C'est dans le calme de la vie champêtre et à l'école d'énergie qu'est le labeur du paysan que naissent et se développent des hommes sains au point de vue corporel, intellectuel, moral et spirituel. [...] L'avenir de l'industrie suisse, de l'économie nationale tout entière, comme aussi celui des sciences et des arts est intimement lié au rajeunissement du sang s'opérant par l'apport des campagnes»[17].

Répondant à des besoins autres que purement économiques en cette fin de XXe siècle, la vache s'élève au rang de vestale des valeurs nationales: les Romains ne vouaient-ils pas un culte aux célèbres oies du Capitole? Cependant, étables et pâturages ne sont pas tout à fait désertés et, grâce aux subventions fédérales, la vache peut encore s'y abriter et brouter. L'environnement se fige autour de la vache qui réapparaît dans les champs comme un mirage, comme un bibelot sur la cheminée, comme un objet dans une vitrine...

[16] Ernst Laur, *Le paysan suisse, sa patrie et son œuvre,* Brugg: Un. suisse des paysans, 1939, p. 704.
[17] Ibid., p. 712.

Finalement, ne pourrait-on pas envisager en élever une dans son appartement, à l'image du cheval argentin «de poche» – de la taille d'un grand caniche – arrivé sur le marché des animaux familiers ces dernières années? Qu'est-il advenu du cheval de nos campagnes et de nos villes, tirant chariot et diligence? En conclusion d'une enquête menée sur la base d'un questionnaire distribué à la sortie d'une exposition concernant les animaux, il a été découvert que la «tendance à réduire les animaux domestiques aux animaux de compagnie est presque générale, y compris, de plus en plus, en milieu rural. C'est en effet en fonction de leur proximité beaucoup plus que de leur utilité – au sens technique et économique – que les animaux sont perçus, Il n'est donc pas surprenant que les chats et les chiens soient les premiers animaux domestiques auxquels on pense spontanément, suivis du cheval, qui conforte ainsi sa position, intermédiaire entre animal de compagnie et animal de travail»[18]. Il peut paraître farfelu d'imaginer la vache dans les salons suisses, cependant gardons précieusement en mémoire, d'une part l'antécédent chevalin et, d'autre part, l'affaire des «cloches de Bex» ou des «cloches de Chaumont», déclaration de guerre entre paysans et vacanciers, ces derniers n'acceptant pas d'être réveillés aux aurores par les cloches. La vache, fioriture des pâturages, devrait paître silencieusement!

Ferme

Dans une étable moderne, aux carreaux de faïence blanche, sept vaches grandeur nature remplissent une salle prosaïquement baptisée «ferme». Chaque animal évoque, par son nom et les objets qu'il porte sur le dos, un espace de sa production qui n'est pas exclusivement économique, mais se réfère aux contingences sociales et historiques de sa production.
L'une d'entre elles répond au doux nom de «Mélancolie». Elle tente de déchiffrer «Le Ranz-des-vaches»[19], partition extraite du *Dictionnaire de musique* de Jean-Jacques Rousseau, affichée contre la paroi qui lui fait face. La vitrine opposée évoque l'influence exercée par cet air dans la constitution d'une sentimentalité helvétique liée aux Alpes et aux troupeaux. Un traité de médecine du XVIIe siècle[20] diagnostique une curieuse maladie appelée *nostalgia* ou *heimweh* que son auteur considère comme spécifiquement suisse, car elle atteint les soldats confédérés qui servent à l'étranger. Une chanson de bergers serait à l'origine de cette affection: sa seule évocation provoque une profonde douleur chez les jeunes recrues qui tombent alors instantanément malades et ne rêvent plus que de désertion. Il se pourrait même que pour cette raison «Le ranz des vaches» eût été interdit parmi les troupes mercenaires. Cette pathologie associe clairement amour de la patrie avec la condition «naturelle» du Suisse-berger: pourtant, les soldats professionnels se recrutaient précisément dans les rangs de la paysannerie pauvre, n'ayant pas la chance de posséder de troupeau.

[18] Jacqueline Milliet et Jean-Pierre Digard, «Une enquête sur les nouvelles sensibilités à l'égard des animaux domestiques», *Anthropozoologica*, 10, Paris, 1989, p. 46.
[19] Guy S. Métraux, *Le Ranz-des-vaches. Du chant de bergers à l'hymne patriotique*, Lausanne: 24 Heures, 1984.
[20] Johannes Hofer, *Dissertatio de nostalgia oder Heimwehe*, Bâle, 1688.

Carte postale humoristique évoquant le débat autour de la surveillance alimentaire du nourrisson à la fin du XIXe siècle. Devant le taux très élevé de la mortalité infantile, de nombreux médecins préconisèrent l'emploi d'un lait non maternel et l'utilisation du biberon.
Crédit, T. Magnin, Coinsins (coll. privée).

Il est intéressant de voir combien ce rapport nostalgie-Ranz-des-vaches perdure au XXe siècle. En 1913, Charles Gos publie *Sous le drapeau. Récits militaires,* dans lequel il consacre un chapitre au Ranz-des-vaches. L'auteur y décrit l'histoire d'un Suisse, vacher devenu légionnaire, qui éclate en sanglots après avoir entonné le célèbre air à ses camarades: «Ainsi depuis des siècles, la mélodie sacrée continuait d'exercer son charme victorieux. Et le vacher d'Audon, au service de la Légion étrangère, rejoignait à travers le temps, l'âme de ses héroïques aïeux au service étranger...[21]».

Dans ce secteur de l'exposition, les supports-vaches rappellent également au visiteur le rôle de la paysannerie dans la construction d'une identité nationale à la fin du XIXe siècle.

La vache prénommée «Europe» évoque les grands enjeux de la politique agricole durant les cent dernières années. En 1870, les divergences d'intérêts entre les milieux paysans et les radicaux se cristallisent. Ces derniers, ardents promoteurs des chemins de fer, sont de plus en plus liés aux milieux bancaires privés, promouvant par ailleurs une politique douanière libre-échangiste ne pénalisant point l'industrie d'exportation. La paysannerie pour sa part doit supporter le choc de la crise économique des années 1870 et faire face de plus aux conséquences d'un endettement endémique. Cette situation va conduire à l'organisation socio-politique des paysans. Dans un premier temps, un «Club agricole» se crée à l'Assemblée fédérale vers 1890 réunissant les parlementaires, tous partis confondus, défendant la cause paysanne. Dans un deuxième

[21] Charles Gos, *Sous le drapeau. Récits militaires,* Lausanne: Payot, 1913, pp. 181–182.

temps, en 1897, les associations agricoles se regroupent en une association nationale, l'Union suisse des paysans, chargée de prendre en charge la sauvegarde de leurs intérêts économiques. Cette nouvelle force sociale menace la bourgeoisie de s'allier avec les forces socialistes, au cas notamment où ils n'obtiendraient pas des concessions en matière de politique douanière. Par la suite, l'USP abandonnera progressivement ses accents anticapitalistes pour devenir un élément indispensable de la coalition bourgeoise face au mouvement ouvrier.

Sur un autre plan, la crise de 1870 a pour conséquence économique l'effondrement du prix du blé – suite aux importations massives de céréales américaines et russes par chemin de fer – et un mouvement de reconversion vers l'élevage; la production de lait, rapidement excédentaire, trouve des débouchés dans l'industrie d'exportation: fromage, farine lactée, lait condensé et chocolat. Plusieurs de ses entreprises vont s'étendre à l'étranger pour contourner la politique protectionniste des Etats voisins. Nestlé, et d'autres grandes marques, afin de promouvoir leurs articles dans le monde entier, lient la spécificité du lait suisse à la pureté des montagnes helvétiques. A l'intérieur du pays, la publicité s'assortit d'un discours moralisateur; Suchard, en précurseur, fournit avec ses produits des séries de vignettes patriotiques; Cailler, pour sa part, insiste sur la lutte contre l'alcoolisme, fléau dont la principale victime est urbaine et ouvrière. L'alcool devient la cause unique du mal social. On retrouve souvent comme l'évoque la vache «Deliria» la dichotomie entre le monde sain de la campagne et le milieu dépravé de la ville. Dans le discours anti-alcoolique voisinent ainsi la lutte contre les méfaits de la boisson et la valorisation de la santé paysanne: vache, que ne te met-on pas sur le dos!

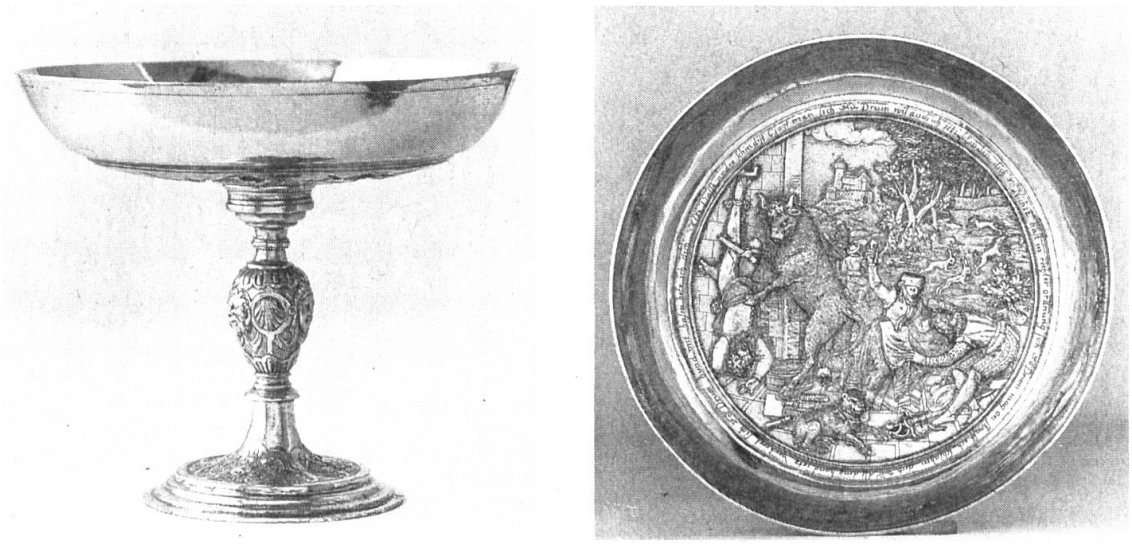
Abattoir

Bien des auteurs, scientifiques et écrivains, artistes de toutes les époques, se sont penchés sur le sacrifice de l'animal; cela signifie aussi que la mise à mort est ressentie différemment au travers des âges. Si l'étal du boucher reste au cœur de la cité, au moyen-âge les abattoirs émigrent déjà hors des murs de la ville.

La volonté d'éloigner l'animal que l'on va tuer s'inscrit dans la tendance, plus générale, de s'en distancer. Norbert Elias[22] approche ce phénomène à travers l'histoire des manières de tables. Il décrit comment, dans les couches supérieures de la société médiévale, les animaux étaient rôtis à la broche dans la salle même du banquet, servis entiers sur la table pour y être dépecés. Ce cérémonial de la découpe se prolonge durant l'Ancien Régime et reste la charge exclusive et honorifique du maître de maison. Suite à la diminution de la taille des ménages et à la division des tâches, la fonction devient l'affaire de «spécialistes» qui œuvrent désormais en coulisses: la viande ne quitte les cuisines qu'une fois découpée et présentée sur un plat. Le hamburger des fast-food et le bannissement des vitrines des boucheries de tout ce qui pourrait rappeler le corps

[22] Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, Paris: Calmann-Lévy, 1982.

de l'animal (abats, tête, queue, etc....) constituent la phase finale de ce processus d'aseptisation: «Nous trouvons chez nos bouchers une viande réduite à sa froide matérialité, déjà suffisamment découpée pour que le spectre de l'animal ne vienne pas hanter nos grils et nos marmites»[23]. Les morceaux de viande portent des noms poétiques qui éloignent le consommateur de toute réalité sordide: on commande de la bavette, du filet mignon, de la hampe, de l'onglet, etc....



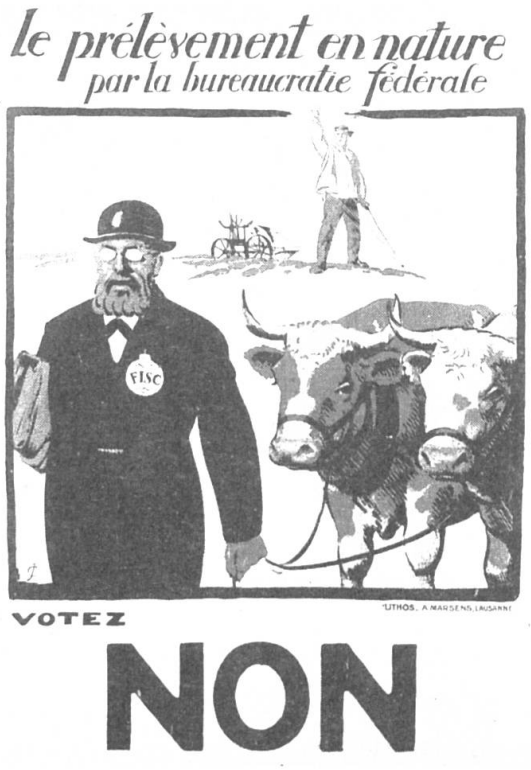
Coupe en argent (1570–1610) d'Abraham Gessner. Le monde renversé: le bœuf découpe le boucher, la femme bat son mari et les lièvres pourchassent les chiens.
Crédit, Musée national suisse, dépôt de la Corporation des bouchers.

A ce sujet, l'exposition ne tient aucun discours mais recherche la simplicité évocatrice par quelques touches suggestives. Le visiteur doit passer à travers un tunnel sombre – chaîne d'usinage – pour déboucher ensuite dans une pièce plus lumineuse offrant à son regard quelques projections et images fortes de l'animal sacrifié. Plongé dans une ambiance déplaisante, créée par l'exposition conjointe de choses généralement occultées (mort, déchets, instruments de boucherie, matière artistique), le public se retrouve en fait dans un espace de transition avant l'exposition consommatrice des produits de la vache.

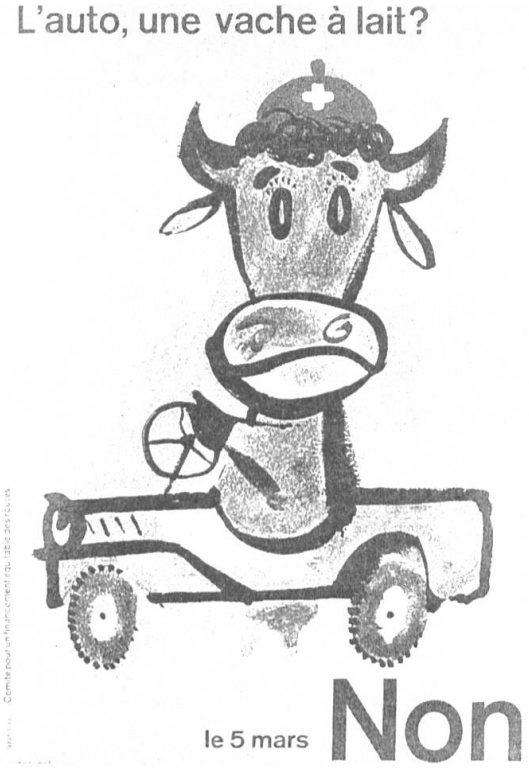
Magasin

La sobriété du décor fait porter l'attention sur le pléthorique. De nombreux chariots mobiles, utilisés dans les grandes surfaces, barrent la route du visiteur qui doit les déplacer pour se frayer un passage. Les «caddies» transportent des produits que l'on ingère, affiche, regarde, expose, achète et revend, issus du corps de la vache ou de l'idée que l'on s'en forge collectivement. Support publicitaire – par excellence? –, la vache fait vendre de la Suisse: tourisme, armée, politique, sécurité, et surtout identité nationale destinée à justifier l'ordre social

[23] Noélie Viallés, «La viande ou la bête», *Terrain*, 10, avril 1988, p. 88.



1922 Charles Edouard Gogler, Säuberlin & Pfeiffer S.A., Vevey. Crédit, Ed. Eiselé.



1961 Frédy Sigg, J. C. Müller AG, Zurich Crédit, Ed. Eiselé.

helvétique. Consommer de la vache, c'est perpétuer l'image que la Suisse veut donner d'elle-même à l'extérieur de son territoire et c'est aussi cimenter les Suisses entre eux.

La meilleure illustration de ce phénomène s'incarne dans la «monstrueuse» vache Milka[24], créée en 1985 par les publicitaires de Jacobs Suchard. Elle synthétise à elle seule le décalage entre le mythe d'une nature saine et paisible et le combat cruel pour l'accès aux parts du marché (ce décalage pèse encore plus lourd quand on sait que Suchard a été depuis peu racheté par la toute puissante multinationale Philip Morris). L'animal violet, en contradiction apparente avec le discours sur la pureté et la «naturalité», fonctionne d'autant mieux qu'il s'éloigne de la réalité. Les enfants des mégalopoles ne croient-ils pas déjà que le lait du refrigérateur provient de cette bête fantastique qui colore leurs rêves? Au-delà du seul gadget de marketing, la vache Milka envahit l'imaginaire du monde entier et permet à chacun et à chaque public de se l'approprier. En 1990, à Rostock, la première promotion commerciale de Suchard à l'Est manquera de peu de déclencher une émeute. Les téléspectateurs, à l'époque encore est-allemands, qui admiraient depuis quelques mois la silhouette lila diffusée par les chaînes ouest-allemandes, dévaliseront en moins de cinq heures les trente-cinq tonnes de chocolat acheminées par les camions Suchard. En

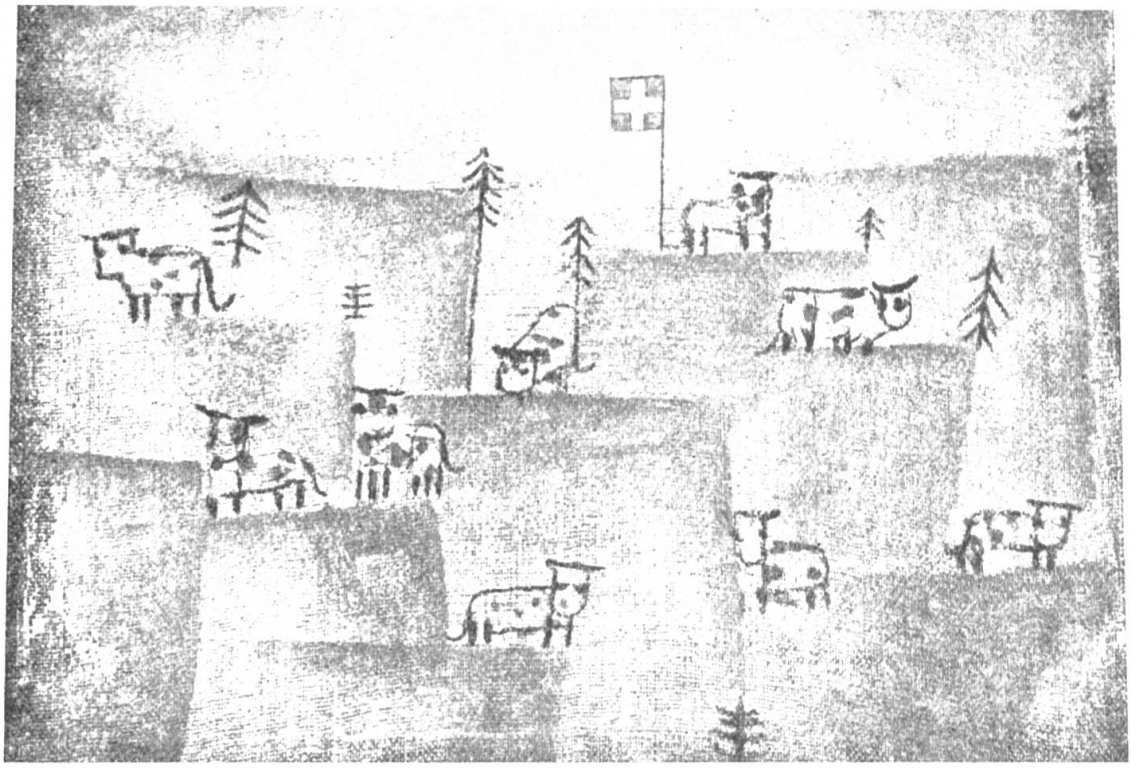
[24] Kathrin Oester, «Das Milka-Dispositiv: ein fiktives Gespräch mit der zartesten und profitabelsten Versuchung seit es Schokolade gibt», *Ethnologica Helvetica* 13–14 «Images de la Suisse» (1989/1990), pp. 127–147.

Suisse, l'identification à ce clone de la génétique publicitaire revêt presque les formes d'une nouvelle culture populaire: en effet, chaque semaine la fabrique de Serrières reçoit du courrier, des cadeaux destinés à la star Milka, ainsi que des photos de consommateurs déguisés en vache et peinturlurés de mauve.
L'iconographie de l'affiche politique montre combien la vache supporte des causes parfois fort éloignées de la question agricole. En 1922, l'animal est «réquisitionné», au propre et au-figuré, pour contrer l'initiative du Parti socialiste suisse sur l'imposition des grandes fortunes. En 1961, le Touring Club Suisse (TCS) arbore la vache pour s'opposer à une taxe supplémentaire sur les véhicules à moteur: la vache devient alors le fétiche des automobilistes et fait triompher le référendum. Récemment, le «Groupe pour une Suisse sans armée» réinterprète le thème de la vache sacrée, lui flanquant un casque sur les cornes et une liasse de billets de banque dans la gueule... Ce placard est on ne peut plus clair: en ridiculisant l'un des symboles fondamentaux de la conscience collective helvétique, il met le doigt sur l'équation entre notre animal et les valeurs nationales.

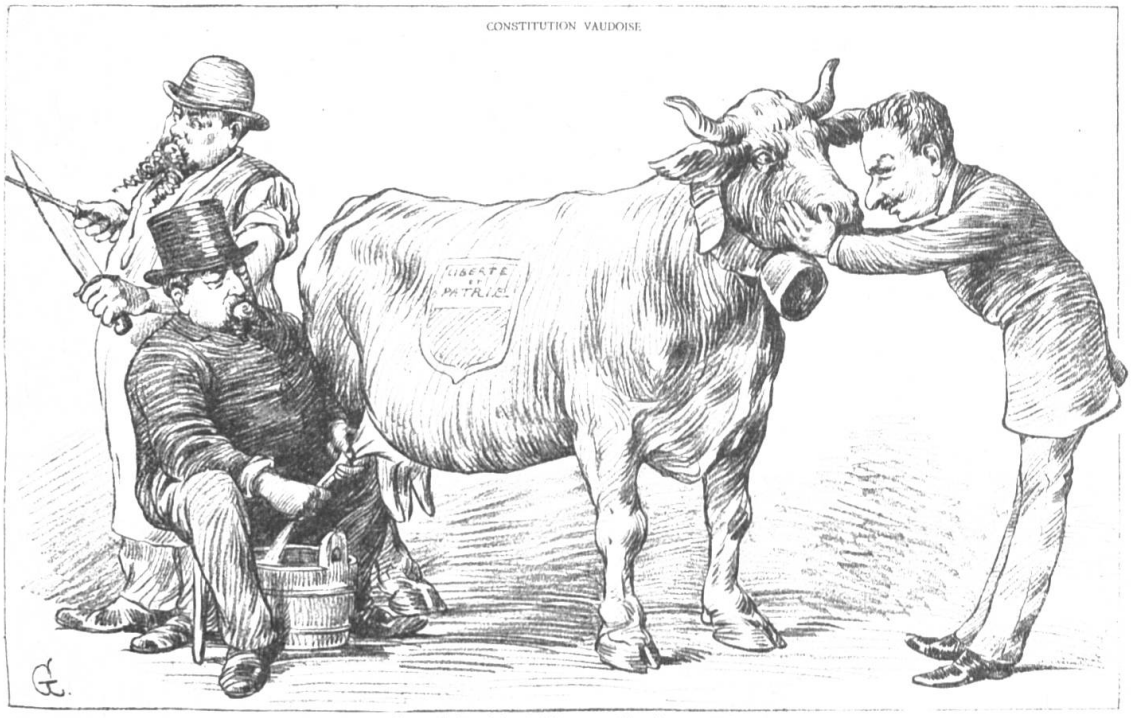
Et si la vache était le totem des Suisses?

Nous avons omis à dessein de mentionner l'existence d'un cinquième lieu; celui-là même par où le visiteur arrive et repart. Une salle où le public circule dans les deux sens requiert une muséographie distinctive qui interroge le spectateur aussi bien à l'aller qu'au retour.
Ainsi, à un thème général unifiant, particulier à chacun des quatre secteurs – nature, ferme, abattoirs et magasin –, avons-nous préféré évoquer la vache par quelques flashs ponctuels.
Et si la vache était le totem des Suisses? Figure allégorique en direction de laquelle les membres d'un même clan développent une relation mythique. Le mot «totem» dérive de l'Ojibwa, une langue du groupe algonquin, et son usage anthropologique anime de nombreux débats depuis le milieu du XIXe siècle[25]. Selon l'explication de Durkheim[26] puis de Radcliffe-Brown[27], il s'agit d'une sorte d'intermédiaire entre le sacré et les activités rituelles fonctionnant comme emblème de ralliement d'un groupe, autour duquel s'articule la solidarité sociale et dont les effets peuvent se répercuter à très grande échelle. Il faut savoir que pour des raisons pratiques d'investigation, nous avons conservé une définition quelque peu dépassée mais qui parle aux gens; en effet, Lévi-Strauss[28] l'a depuis réfutée, la trouvant trop restrictive. Toutefois, voilà peut-être un aspect de l'animal qui dévoile une des puissances médiatrices de tous les Suisses, une vérité incontournable par laquelle tout un chacun se définit (cf.

[25] Mac Lennan, 1965; Frazer, 1910; Rivers, 1924; Malinowski, 1954.
[26] Emile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse,* Paris: F. Alcan, 1912.
[27] Alfred Reginald Radcliffe-Brown, *Structure and Function in Primitive Society,* Londres: Cohen and West, 1952.
[28] Claude Lévi-Strauss, op. cit.



«Schweizer Landschaft», 1919 (tiré de von Wederkop, 1920). Ce tableau de Paul Klee est pour quelque chose dans le refus des autorités bernoises de lui accorder la naturalisation suisse. En effet, dans un rapport de police secret décrivant les «qualités» du candidat, on insiste aussi bien sur son opportunisme juif que sur le caractère «peu suisse» de sa peinture; «Un quelconque paysage du Simmenthal (prétend le peintre mais) était-ce nécessaire d'y faire dominer des vaches à l'air si 'bête' et sous le sceau de notre emblème national».



Vessaz. — Profitons de la vache à lait ; pourvu qu'elle se tienne tranquille !
Ruffy. — Elle se laissera assez faire ; le tout est de savoir la prendre.
Jordan-Martin. — Après nous le déluge !

Caricature de 1855 renvoyant à un scandale politico-financier vaudois. Le Conseil d'État radical de l'époque avait puisé dans la Caisse cantonale d'assurance incendie pour des dépenses d'utilité publique. Les libéraux tentent alors d'exploiter l'affaire politiquement en proposant une réforme constitutionnelle. Grâce à l'habileté de l'élite radicale – on reconnait ici Antoine Vessaz, Eugène Ruffy et Adolphe Jordan-Martin – celle-ci parvient à soustraire aux conservateurs le bénéfice de la demande de révision, sortant ainsi renforcée de l'affaire.

Crédit, A. et G. Zimmermann, Genève.

l'affaire de la naturalisation de Paul Klee)[29]. Il y a dans le totémisme l'envie de classifier un domaine en le modelant à partir d'un autre. Or une vache représente bien l'idée que les Suisses se font d'eux-mêmes, individuellement et collectivement; vertu paysanne de l'individualisme et de la force tranquille, de la vie familiale et de l'esprit civique.

Et point n'est besoin d'aller chercher dans des cultures exotiques des phénomènes équivalents de «vachisation» de la société. Ce ruminant joue probablement un rôle semblable de garant de l'identité nationale aux Etats-Unis. Dans la patrie des «cow-boys», la vache figure et réactualise l'esprit pionnier des conquérants de l'Ouest. Repère idéologique constant dans la culture de masse (Marlboro, Jeans), dans la personnalité d'un Ronald Reagan, dans l'immense engouement pour le rodeo; il se pourrait bien qu'une simple vache ait quelque chose à voir avec le «rêve américain». Il s'agit là d'une piste qui demanderait une recherche en elle-même pour donner plus de consistance à cette intuition.

Il y a dans le concept de décalage, on s'en souvient, l'idée d'un manque de correspondance entre deux faits. Pourquoi toujours raisonner en termes négatifs – manque, absence, etc.... – et ne pas se demander si, dans une société capitaliste basée sur la rationalité économique, l'élevage de vaches ne correspondrait pas tout simplement à une dépense cérémonielle? La disjonction livre un espace vacant occupé par une vache vivant «une vie d'objet d'art»[30], conservée dans un décor de pâturages sur fond alpin, une vie d'objet de musée... Or cet interstice libéré par le décalage, n'est occupé par aucun musée de la vache; à notre grande stupéfaction, la Suisse ne possède pas encore son Musée Fédéral de la Vache (MFV)! Pourquoi semblable institution n'existe-t-elle pas encore?

Sans tarder, nous nous proposons de combler une telle lacune, et de lancer une souscription pour la création d'un tel musée, fantasme qui nous entraîne au bout de la logique de notre raisonnement. Dans la première salle de l'exposition, sous l'œil protecteur du totem, il devient possible d'admirer l'avant-projet du MFV. Par un artifice muséographique, le MFV concilie le thème de l'émergence du décalage en Suisse, avec le plaisir d'offrir à la vue de beaux objets et représentations afférents à la vache. En effet, dans tout le reste de l'exposition, la vache et ses objets hantent les différents secteurs sans vraiment se manifester. La mise en scène de l'avant-projet du MFV s'appuie par ailleurs sur l'actualité, donnant un ton réaliste à cette construction fantaisiste. A l'occasion de la commémoration du sept-centième anniversaire de la Confédération helvétique, une question de taille se pose: quel avenir pour nos vaches dans l'Europe de demain? Il n'est pas concevable qu'un événement qui se veut d'une telle envergure se déroule sous la menace d'une Suisse sans vaches. L'unification économique de l'Europe ne fait-elle pas peser une menace d'amnésie totale sur notre patrimoine? Les connaissances sur la vache restent une spécificité de

[29] Claude Loewen, «La naturalisation impossible de Paul Klee», *La Brèche*, 29 janvier 1988, p. 14.

[30] Serge Moscovici, «Une vie d'objet d'art», *Autrement*, 54, Paris: 1984, pp. 54–57.

notre pays; ne doivent-elles pas être impérativement sauvées au nom de la communauté humaine... Telles sont nos questions, nous laissons au visiteur le soin d'en tirer ses propres conclusions et d'évaluer les chances pour un tel projet de se réaliser.

Riassunto. – Descrizione e commento dell'Esposizione (alternativa) presentata al CIMA di Sainte-Croix (aprile–ottobre 1991), dedicata, in occasione del Settecentesimo, all'animale «totem» della Svizzera, la *vacca*: dalla sua importanza economica e storica, nel mondo alpino medievale, alla sua presenza nel quadro del mondo pastorale sul finire del '700, che da idilliaca si trasforma in richiamo per il nascente turismo ottocentesco e nel contempo assurge vieppiù a simbolo di identità nazionale, proprio quando già l'allevamento alpestre sta retrocedendo, di fronte da un lato allo sviluppo industriale e ai nuovi mezzi di trasporto, dall'altro al diffondersi dell'allevamento razionalizzato di pianura. Attraverso i diversi usi nella pubblicità, per incentivare la vendita dei latticini (formaggio, cioccolato, latte in polvere) o nella propaganda, per chiamare a raccolta sotto questa figura simbolica sia vari gruppi di potere, sia movimenti politici, sia i cittadini nella difesa spirituale della Patria, nei vari momenti di duro scontro politico, di crisi, di guerra, specie nel nostro secolo, si giunge alle sfide della politica agricola dell'Europa odierna. Un viaggio, insomma, attraverso le varie metamorfosi, ricche di contrasti e di contraddizioni, di questo animale simbolo, che come tale ancora non muore, anche se gli alpi son sempre più abbandonati. *R. Z.*